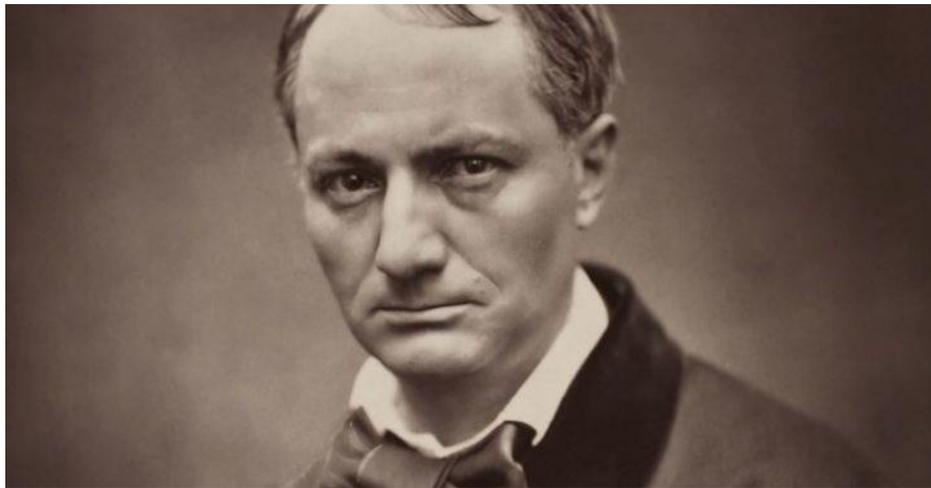




présente

**“Les paradis artificiels -
Opium et haschich”**
(mai 1860)

essai de BAUDELAIRE



Il est constitué de deux parties :

-“*Le poème du haschisch*” (page 3)

-“*Un mangeur d’opium*” (page 7)

Suit un commentaire général (page 7).

Bonne lecture !

Baudelaire, qui fut toujours en proie au spleen, à l'angoisse, qui souffrait aussi de névralgies, prit de l'opium, sous la forme du laudanum. L'accoutumance l'ayant amené à en augmenter progressivement les doses, son système nerveux en souffrit, sans qu'on puisse parler de réelle intoxication à la substance.

Par contre, il ne prit du haschisch que pour le plaisir. C'est que, alors qu'il habitait l'hôtel Pimodan, il vit y arriver, en 1845, le peintre et musicien Fernand Boissard de Boisdenier qui s'installa au premier étage, donna, dans ses vastes salons, de brillantes et fastueuses soirées, forma un "Club des haschischins", organisa des «fantasias» de «dawamesk», pâte de haschisch mâtinée de miel et de cantharide, ces séances de découverte de la drogue se faisant sous le contrôle d'un certain docteur Moreau, de Tours, qui s'était intéressé à l'aliénation mentale. Y participaient régulièrement Balzac, Nerval ou Gautier, qui raconta ces soirées, «avec leurs extases, leurs rêves, leurs hallucinations, suivis de si profonds accablements», et qui révéla que Baudelaire s'était surtout contenté d'observer. On pense que le dandy hautain aurait préféré consommer en solitaire, mais très modérément, de cette «confiture verte», de «cette pommade verdâtre», de ce «bienheureux poison», fasciné par la «béatitude poétique» dispensée par la drogue.

De cette expérience, il tira d'abord une série d'articles, publiés dans quatre livraisons du "Messager de l'Assemblée", et regroupés sous le titre :

1851

"Du vin et du haschisch [sic] comparés comme moyens de multiplication de l'individualité"

Baudelaire, admirant le développement de la personnalité que produisent les excitants, s'attache à décrire les comportements sociaux des consommateurs.

Il prend la défense du vin : *«Le vin est semblable à l'homme : on ne saura jamais jusqu'à quel point on peut l'estimer et le mépriser, l'aimer et le haïr, ni de combien d'actions sublimes ou de forfaits monstrueux il est capable. Ne soyons donc pas plus cruels envers lui qu'envers nous-mêmes, et traitons-le comme notre égal.»* Tout en reconnaissant que sa consommation ne va pas sans quelques risques, il célèbre ses vertus de façon didactique : selon lui, le vin apaise le remords, ranime les souvenirs, noie la douleur, *«rend bon et sociable»*. Il demande : *«N'est-il pas raisonnable de penser que les gens qui ne boivent jamais de vin, naïfs ou systématiques, sont des imbéciles ou des hypocrites?»*. Il affirme : *«Un homme qui ne boit que de l'eau a un secret à cacher à ses semblables.»* Il prétend que le vin est utile à l'artiste, car il offre de fructueux résultats, donne parfois le génie ou la virtuosité à ceux qui en sont dépourvus. S'autorisant du *«divin Hoffmann»*, il distingue les différentes sortes de vins grâce auxquels l'artiste trouve le souffle qui correspond au genre qu'il embrasse. Mais il chante surtout ses bienfaits par sympathie *«pour le peuple qui travaille et qui mérite d'en boire»* ; le vin est destiné surtout à *«l'estomac du travailleur»* ; au plus déchu des hommes, le chiffonnier, il permet de s'évader dans des rêves de grandeur.

Par contre, Baudelaire, tout en décrivant avec beaucoup d'art et de couleur ses effets, condamne le haschisch parce que, contrairement au vin, il n'incite pas à l'action, et, à la suite de débauches trop souvent répétées, affaiblit puis annihile toute volonté ; il est *«antisocial»*, *«inutile et dangereux»* ; il appartient à la classe des joies solitaires, *«est fait pour les misérables oisifs»*, ne forme *«ni des guerriers ni des citoyens»*.

Commentaire

En cette période où Baudelaire alla le plus loin dans la voie de l'engagement politique, les considérations sociales l'emportèrent dans sa prise de position en faveur du vin. Mais, s'il passe pour avoir été amateur de bourgogne, si circulèrent des légendes dont il fut lui-même en partie responsable, s'il montra très tôt son intérêt pour le phénomène de l'ivresse, ayant composé dès 1843 les poèmes *"Le vin des honnêtes gens"*, *"Le vin des chiffonniers"*, *"Le vin de l'assassin"*, ses amis les plus proches affirmèrent qu'il usait du vin avec beaucoup de modération, Nadar ayant même déclaré qu'il ne l'avait jamais vu *«vider une demi-bouteille de vin pur»*.

En ce qui concerne le haschisch, son expérience personnelle était, comme on l'a indiqué plus haut, assez limitée. Mais il décrit ses effets avec beaucoup d'art et de couleur, avant de, à la suite de Balzac, montrer les risques qu'il fait subir. Certains commentateurs estiment qu'il y avait là une complaisance inquiétante, et que, tout en condamnant cette ivresse pour la forme, il chercha à en éveiller le désir. Au chapitre VI, il alla jusqu'à déclarer : *«Le goût frénétique de l'homme pour toutes les substances, saines ou dangereuses, qui exaltent sa personnalité, témoigne de sa grandeur. Il aspire toujours à réchauffer ses espérances et à s'élever vers l'infini.»* - *«Malheur à celui dont le cœur égoïste et fermé aux douleurs de ses frères n'a jamais entendu cette chanson».*

L'essai était comme une ébauche d'un chapitre des futurs *"Paradis artificiels"* qui allaient être publiés en 1860. Mais il ne l'y fit pas figurer sans doute parce que son sentiment sur l'utilisation de ces drogues avait évolué avec le temps et ses expériences. Et, si cette ébauche abonde en sentences originales et en observations aiguës, le dessin en demeure incertain et confus, et n'a pas cette précision qui allait faire le prix de l'œuvre postérieure.

Dans l'édition posthume des *"Œuvres complètes"* de l'auteur (tome IV, 1869), les éditeurs crurent bon de joindre cet essai en appendice.

En 1858, Baudelaire publia, dans "La revue contemporaine", deux articles **"Le goût de l'infini"** et **"De l'idéal artificiel, le haschisch"** qui allaient se retrouver dans *"Les paradis artificiels"* (le second en constituant la première partie sous le titre :

1858

"Le poème du haschisch"

Dans un court préambule intitulé *"Le goût de l'infini"*, Baudelaire indique : *«Hélas, les vices de l'homme, si pleins d'horreur qu'on les suppose, contiennent la preuve (quand ce ne serait que leur infinie expansion !) de son goût de l'infini ; seulement, c'est un goût qui se trompe souvent de route.»* En effet, l'être humain, *«oublie, dans son infatuation, qu'il se joue à un plus fin et plus fort que lui, et que l'Esprit du Mal, même quand on ne lui livre qu'un cheveu, ne tarde pas à emporter la tête. [...] C'est dans cette dépravation du sens de l'infini que gît, selon moi, la raison de tous les excès coupables, depuis l'ivresse solitaire et concentrée du littérateur, qui, obligé de chercher dans l'opium un soulagement à une douleur physique, et ayant ainsi découvert une source de jouissances morbides, en a fait peu à peu son unique hygiène et comme le soleil de sa vie spirituelle, jusqu'à l'ivrognerie la plus répugnante des faubourgs, qui, le cerveau plein de flamme et de gloire, se roule ridiculement dans les ordures de la route.»*

Ainsi, l'être humain recherche dans le haschisch ou l'opium une sorte de «paradis artificiel», un *«état exceptionnel de l'esprit et des sens»*, *«une condition anormale de l'esprit qui est une véritable grâce, comme un miroir magique où l'homme est invité à se voir en beau, c'est-à-dire tel qu'il devrait et pourrait être ; une espèce d'excitation angélique.»* - *«L'homme gratifié de cette béatitude, malheureusement rare et passagère, se sent parfois plus artiste et plus juste, plus noble pour tout dire en un mot.»* Or, pour connaître cet état non plus fugacement et par l'effet du hasard, l'être humain, *«ne considérant que la volupté immédiate, a, sans s'inquiéter de violer les lois de sa constitution, cherché dans la science physique, dans la pharmaceutique, dans les plus grossières liqueurs, dans les parfums les plus subtils, sous tous les climats et dans tous les temps, les moyens de fuir, ne fût-ce que pour quelques heures, son habitacle de fange et comme dit l'auteur de "Lazare" : d'emporter le Paradis d'un seul coup.»*

Puis, dans trois parties intitulées *"Qu'est-ce que le haschisch?"*, *"Le théâtre de Séraphin"* et *"L'homme-Dieu"*, Baudelaire entreprend de composer une «monographie de l'ivresse», se lance dans un traité mi-philosophique, mi-scientifique. Il décrit la confiture de dawamesk (*«un mélange d'extrait gras [beurre + haschisch, en gros du beurre de marakesh], de sucre et de divers aromates tels que vanille, cannelle, pistache, amande, musc»*). Il fait des observations sur la prise de cette drogue par

ses amis ainsi que par lui-même avec des passages à vocation pharmacologique, psychologique ou métaphysique. Il étudie la nature, l'usage, *«les effets mystérieux et les jouissances morbides que peuvent engendrer les drogues, les châtiments inévitables qui résultent de leur usage prolongé.»* De ces effets, il dresse un inventaire minutieux. Le haschisch est *«un écran délicieux et redoutable»*, semblable au tout nouveau chloroforme (1831), ce qu'il commente ainsi : *«La même flétrissure morale s'applique à toutes les inventions modernes qui tendent à limiter la liberté humaine et l'indispensable douleur»*. Il constate que la drogue est, pour l'utilisateur, un multiplicateur, un amplificateur, qu'elle provoque *«le grossissement, la déformation et l'exagération des sentiments habituels»* ; gestes, couleurs, sons, idées, sensations, tout est enflé, et accéléré. L'utilisateur est entraîné dans une sorte de gaieté débridée, s'exalte, se croit le centre de l'univers ; il s'écrie : *«Ces villes magnifiques [...] ces beaux navires balancés par les eaux de la rade dans un désœuvrement nostalgique [...], toutes ces choses ont été créées pour moi, pour moi, pour moi ! Pour moi, l'humanité a travaillé, a été martyrisée, immolée, - pour servir de pâture, de pabulum [nourriture], à mon implacable appétit d'émotion, de connaissance et de beauté.»*

Dans "Le théâtre de Séraphin", il rapporte le récit d'un écrivain qui, ayant pris du haschisch, se trouva au spectacle avec un ami ; au milieu de gens souffrant de la chaleur, il éprouva au contraire, sous l'effet de la drogue, une sensation de froid intense ; il se sentit comme un bloc de glace : *«Cette folle hallucination me causait une fierté, excitait en moi un bien-être moral que je ne saurais définir. Ce qui ajoutait à mon abominable jouissance était la certitude que tous les assistants ignoraient ma nature et quelle supériorité j'avais sur eux ; et puis le bonheur de penser que mon camarade ne s'était pas douté un seul instant de quelles bizarres sensations j'étais possédé ! Je tenais la récompense de ma dissimulation et ma volupté exceptionnelle était un vrai secret.»* Cette exaltante ivresse voisine avec une agréable stupeur, des états de béatitude, et Baudelaire indique : *«Votre amour inné de la forme et de la couleur trouvera tout d'abord une pâture immense dans les premiers développements de votre ivresse. Les couleurs prendront une énergie inaccoutumée.»* Les sons se revêtent de couleurs, et les couleurs contiennent une musique. *«Il [l'homme] est subjugué»*, bien qu'il n'y a, dans le haschisch, *«rien de miraculeux, absolument rien que le naturel excessif.»* *«Le cerveau et l'organisme sur lesquels opère le haschisch ne donneront que leurs phénomènes ordinaires, individuels, augmentés, il est vrai, quant au nombre et à l'énergie, mais toujours fidèles à leur origine. L'homme n'échappera pas à la fatalité de son tempérament physique et moral : le haschisch sera, pour les impressions et les pensées familières de l'homme, un miroir grossissant, mais un pur miroir.»*

Dans "L'homme-Dieu", Baudelaire nous apprend que, alors, *«se développe cet état mystérieux et temporaire de l'esprit, où la profondeur de la vie, hérissée de ses problèmes multiples, se révèle tout entière dans le spectacle si naturel et si trivial qu'il soit, qu'on a sous les yeux, où le premier objet venu devient symbole parlant»* ; où, dans un bouillonnement d'imagination, le monde se remplit d'*«analogies»* et de *«correspondances»*, l'esprit se mouvant naturellement dans l'allégorie, *«l'une des formes primitives et les plus naturelles de la poésie»* : *«l'universalité des êtres se dresse devant vous avec une gloire nouvelle non soupçonnée jusqu'alors. La grammaire, l'aride grammaire elle-même, devient quelque chose comme une sorcellerie évocatoire ; les mots ressuscitent revêtus de chair et d'os, le substantif, dans sa majesté substantielle, l'adjectif, vêtement transparent qui l'habille et le colore comme un glacié, et le verbe, ange du mouvement qui donne le branle à la phrase [...] La musique [...] vous parle de vous-même et vous raconte le poème de votre vie.»* Cependant, à une certaine phase de l'ivresse, la personnalité peut disparaître : *«La contemplation des objets extérieurs vous fait oublier votre propre existence et [...] vous vous confondez bientôt avec eux»* ; s'agit-il, par exemple, de contempler un arbre battu des vents : *«Ce qui ne serait dans le cerveau d'un poète qu'une comparaison fort naturelle deviendra dans le vôtre une réalité. Vous prêtez d'abord à l'arbre vos passions, votre désir ou votre mélancolie ; ses gémissements et ses oscillations deviennent les vôtres, et bientôt vous êtes l'arbre.»* Disparaît également la notion du temps : *«On dirait qu'on vit plusieurs vies d'homme en l'espace d'une heure»*. On peut vivre plusieurs existences en une heure. Puis viennent les hallucinations, sortes de rêves artificiels, semblables à ceux que procure le sommeil, bien que : *«Dans le sommeil, ce voyage aventureux de tous les soirs, il y a quelque chose de positivement miraculeux ; c'est un miracle dont la ponctualité a émoussé le mystère.»* Mais Baudelaire signale que les rêves trouvent leur aliment dans l'ambiance même, qu'ils n'ont rien de surnaturel ;

celui qui s'y manifeste n'est que le rêveur lui-même, augmenté, «*le même nombre élevé à une très haute puissance*». Surgissent des «*visions splendides doucement terrifiantes et en même temps pleines de consolations. Cet état nouveau est ce que les Orientaux appellent le "Kief". Ce n'est plus quelque chose de tourbillonnant et de tumultueux ; c'est une béatitude calme et immobile, une résignation glorieuse.*» Baudelaire demande : y a-t-il forme d'évasion plus exaltante et plus efficace que cette mutation de la conscience? Le consommateur de haschisch en arrive à «*s'admirer lui-même. Toute contradiction s'efface, tous les problèmes philosophiques deviennent limpides, ou du moins paraissent tels. Tout est matière à jouissance. La plénitude de sa vie actuelle lui inspire un orgueil démesuré*» ; il se considère «*comme supérieur à tous les hommes*» ; il rapporte tout à lui, et «*se fait bientôt centre de l'univers*», se sent «*doué d'une merveilleuse aptitude pour comprendre le rythme immortel et universel*». «*Personne ne s'étonnera qu'une pensée finale, suprême, jaillisse du cerveau du rêveur : "Je suis devenu Dieu"*» Le sujet s'anime d' «*un monstrueux amour de soi-même*», devient «*centre de l'univers*», et déclare «*tranquillement*» : «*Je suis un dieu.*» Mais, au moment même, il tombe, «*en vertu d'une loi morale incontrôlable*», plus bas que sa nature réelle. Alors qu'il croit se découvrir une âme nouvelle, le toxicomane éprouve bientôt une angoisse mal définie, comme si son corps, habitacle désormais inutile de son âme, ne pouvait plus la contenir. Il reste brisé, pantelant, au milieu d'un brouillard où il ne sait plus qui il est, ni ce qu'il désire. À l'avenir prisonnier de la drogue, il n'est plus qu'«*une âme qui se vend en détail*».

À ceux qui pensent que le poète peut tirer de cette ivresse de tels bénéfices spirituels qu'il vaut peut-être la peine de tout sacrifier pour l'atteindre, Baudelaire fait remarquer qu'«*il est de la nature du haschisch de diminuer la volonté et qu'ainsi il accorde d'un côté ce qu'il retire de l'autre, c'est-à-dire l'imagination sans la faculté d'en profiter*». «*La volonté surtout est attaquée, de toutes les facultés la plus précieuse.*» Ce que la drogue donne d'une main en décuplant l'imagination, elle le reprend de l'autre en détournant de ce qui demeure un travail que ce débauché notoire qu'était Baudelaire associe à «*l'exercice assidu de la volonté et la noblesse permanente de l'intention* »

Après cette peinture sourdement exaltante de l'ivresse procurée par le haschisch, et dont les effets ressemblent à ceux que voudrait obtenir l'ivresse poétique, Baudelaire entreprend, dans la dernière partie, intitulée "Morale", de montrer «*l'immoralité même impliquée dans la poursuite de ce faux idéal*». Il y voit l'œuvre du diable, une «*dépravation du sens de l'infini*» qui pousse l'être humain à refuser «*les conditions de la vie*» en se créant un paradis artificiel : «*Qu'est-ce qu'un paradis qu'on achète au prix de son salut éternel?*» - «*Tout homme qui n'accepte pas les conditions de la vie, vend son âme.*» Baudelaire se révolte contre l'accession à la divinité par des moyens sacrilèges et aussi faciles. Il leur oppose le travail patient du poète, qui parvient aux mêmes résultats «*par le pur et libre exercice de la volonté*», par le sens de la liberté et de la douleur, par la vraie spiritualité qui ne saurait se confondre avec «*l'existence surnaturelle*» gagnée d'un coup. Seul le travail féconde l'inspiration ; le haschisch n'invente rien, et ne fait que révéler l'individu : multipliez zéro par mille, vous obtiendrez zéro ; ensuite, ce que le haschisch procure d'un côté (l'imagination), il le retire de l'autre (la faculté de s'en servir) ; enfin, il provoque l'accoutumance : «*Celui qui a besoin de poison pour penser ne pourra bientôt plus penser sans poison.*» Et c'est la péroraison : «*Ces infortunés qui n'ont ni jeûné ni prié, et qui ont refusé la rédemption par le travail, demandent à la noire magie les moyens de s'élever, d'un seul coup, à l'existence surnaturelle. La magie les dupe et elle allume pour eux un faux bonheur et une fausse lumière ; tandis que nous, poètes et philosophes, nous avons régénéré notre âme par le travail successif [continu] et la contemplation ; par l'exercice assidu de la volonté et la noblesse permanente de l'intention, nous avons créé à notre usage un jardin de vraie beauté. Confiants dans la parole qui dit que la foi transporte les montagnes, nous avons accompli le seul miracle dont Dieu nous ait octroyé la licence !*»

Commentaire

Si l'usage extra-médical des excitants avait commencé à se répandre au XVIIIe siècle, le haschisch était, au XIXe siècle, d'importation récente car ce fut peut-être à la campagne de Bonaparte en Égypte qu'on devait son introduction en France. Il avait été étudié plus d'une fois, soit sous forme

littéraire, soit dans des études scientifiques, comme celles des docteurs Brierre de Boismont (dans son traité "*Des hallucinations*", il étudiait au passage le rôle du haschisch) et Moreau de Tours (il avait séjourné en Orient et, fort de son expérience, avait publié un traité "*Du hachish [sic] et de l'aliénation mentale*"), publiées toutes deux en 1845 et dans lesquelles Baudelaire puisa une bonne partie de sa documentation.

"*Le poème du haschisch*" est construit comme un discours académique : 1. Qu'est-ce que c'est? 2. Quels sont ses effets? 3. Qu'est-ce que ça signifie? La première question est un bel article de presse, vivant, informé, vérifié... La deuxième, une analyse précise, avec récits, témoignages. Mais la troisième est la plus baudelairienne : victoire de la morale.

Cette position s'explique parce que l'indulgence que Baudelaire avait eue pour le vin n'était plus compatible avec l'idée qu'il se faisait du destin de l'être humain, et les scènes d'ivresse qu'il avait décrites auparavant avec une admiration presque affectueuse étaient désormais flétries. Le verdict de "*Morale*" était clairement annoncé dans les premières pages.

On remarque des digressions littéraires :

- À propos de l'opium, il évoque trois nouvelles de Poe : "*Ligeia*", "*Bérénice*" et "*Souvenirs de M. Auguste Bedloe*".

-Évoquant l'exemple de Melmoth, le héros du célèbre roman gothique du révérend Charles Robert Maturin, Baudelaire n'hésite pas à déclarer que «*tout homme qui n'accepte pas les conditions de la vie, vend son âme*».

Après Poe, Baudelaire se découvrit un second «*frère en esprit*», l'écrivain anglais Thomas De Quincey (1785-1859), qui, durant ses années d'études au "Worcester College" d'Oxford avait découvert l'opium, dont, souffrant de douleurs à l'estomac, il fit d'abord un usage strictement thérapeutique, en consommant régulièrement tout en contrôlant les doses, avant de devenir, en 1816, totalement dépendant, ce qui lui fit écrire, en 1821, "*Confessions of an English opium eater*" ("*Les confessions d'un mangeur d'opium anglais*") où il s'analysa lucidement. En 1835, il écrivit "*Suspiria de profundis*", récit de souvenirs d'enfance.

"*Confessions of an English opium eater*" avait déjà été traduit en français, mais de façon fort fantaisiste, dans un ouvrage intitulé "*L'Anglais mangeur d'opium*" (1821), qui était signé d'un mystérieux A.D.M.. Baudelaire, qui en eut connaissance par un ami, qui lui révéla que l'auteur en était Alfred de Musset, repoussa ce texte auquel il ne fit même pas allusion, et se reporta à l'original anglais, qu'il avait lu, déclara-t-il, «*il y a de cela bien des années*». Il traduisit les passages principaux en les agrémentant à l'occasion de ses réflexions personnelles, en se livrant aussi à un travail d'éclaircissement critique, en faisant des commentaires littéraires, philosophiques et biographiques. Cette traduction fut en fait une adaptation de l'œuvre de De Quincey, qu'il laissa visible, qu'il rendit lisible tout en dialoguant avec elle, ce qui lui permit de mettre en abyme sa propre pratique poétique, de préciser aussi sa position éthique.

Il étudia aussi "*Suspiria de profundis*".

Il fit paraître, dans "La revue contemporaine", du 15 au 31 janvier 1860, un article intitulé "*Enchantements et tortures d'un mangeur d'opium*".

Puis il fit figurer, constituant la seconde partie de "*Les paradis artificiels*", formule que, selon le témoignage de Théophile Gautier, il aurait créé en l'empruntant à l'enseigne d'un atelier de fleurs artificielles situé sur la route de Neuilly, un texte désormais intitulé :

“Un mangeur d’opium”

Le texte est organisé en neuf parties : ‘1. Précautions oratoires’ - ‘2. Confessions préliminaires’ - ‘3. Voluptés de l’opium’ - ‘4. Tortures de l’opium’ - ‘5. Un faux dénouement’ - ‘6. Le génie enfant’ - ‘7. Chagrins d’enfance’ - ‘8. Chagrins d’Oxford’ (où l’on trouve la comparaison de l’esprit humain avec un palimpseste) - ‘9. Conclusion’.

Baudelaire se penche d’abord sur l’enfance de De Quincey : «C’est dans les notes relatives à l’enfance que nous trouverons le germe des étranges rêveries de l’homme adulte, et, disons mieux, de son génie. [...] Tel petit chagrin, telle petite jouissance de l’enfant, démesurément grossis par une exquise sensibilité deviennent plus tard, même à son insu, le principe d’une œuvre d’art. [...] Nous allons donc analyser rapidement les principales impressions d’enfance du mangeur d’opium, afin de rendre plus intelligibles les rêveries qui, à Oxford, faisaient la pâture ordinaire de son cerveau. [...] Le génie n’est que l’enfance nettement formulée.» Or De Quincey avait été élevé par des femmes, et Baudelaire s’identifie à lui en écrivant : «Les hommes qui ont été élevés par les femmes et parmi les femmes ne ressemblent pas tout à fait aux autres hommes [...] L’homme qui, dès le commencement, a été longuement baigné dans la molle atmosphère de la femme, dans l’odeur de ses mains, de son sein, de ses genoux, de sa chevelure, de ses vêtements souples et flottants [...] y a contracté une délicatesse d’épiderme et une distinction d’accent, une espèce d’androgynéité, sans lesquelles le génie le plus âpre et le plus viril reste, relativement à la perfection dans l’art, un être incomplet. Enfin, je veux dire que le goût précoce du monde féminin, mundi muliebris, de tout cet appareil ondoyant, scintillant et parfumé, fait les génies supérieurs...». Il ajouta : «La femme est l’être qui projette la plus grande ombre ou la plus grande lumière dans nos rêves. La femme est fatalement suggestive ; elle vit d’une autre vie que la sienne propre ; elle vit spirituellement dans les imaginations qu’elle hante et qu’elle féconde.»

Puis, comme De Quincey avait connu une enfance malheureuse, une jeunesse errante et soumise à la faim, Baudelaire commente : «Pour sentir de cette façon-là, il faut avoir souffert beaucoup, il faut être un de ces cœurs que le malheur ouvre et amollit, au contraire de ceux qu’il ferme et durcit. Le Bédouin de la civilisation apprend dans le Sahara des grandes villes bien des motifs d’attendrissement qu’ignore l’homme dont la sensibilité est bornée par le “home” et la famille.»

Baudelaire indique que De Quincey commença à utiliser l’opium pour calmer ses «tortures d’estomac». De ce fait, il lui accorde toutes les excuses, pense que, dans son cas, «il n’y a pas crime, il n’y a que faiblesse, et encore faiblesse si facile à excuser [...] Le bénéfice résultant pour autrui des notes d’une expérience achetée à un prix si lourd peut compenser largement la violence faite à la pudeur morale et créer une exception légitime.» D’ailleurs, De Quincey était «un esprit subtil et lettré» ; il avait «une imagination ardente et cultivée», d’autant plus qu’elle avait été «prématurément labourée par la fertilisante douleur» ; surtout, son «cerveau» a été «marqué par la rêverie fatale», même si «le bon sens nous dit que les choses de la terre n’existent que bien peu, et que la vraie réalité n’est que dans les rêves.» ; si «la faculté de rêverie est une faculté divine et mystérieuse ; car c’est par le rêve que l’homme communique avec le monde ténébreux dont il est environné.» Baudelaire compare «sa pensée à un thyrses, simple bâton qui tire toute sa physionomie et tout son charme du feuillage compliqué qui l’enveloppe.»

Il entreprend de lever le rideau «sur la plus étonnante, la plus compliquée et la plus splendide vision qu’ait jamais allumée sur la neige du papier le fragile outil du littérateur», proclamant qu’elle fut le fruit de l’opium. C’est dans l’ivresse procurée par lui que De Quincey revécut tout son passé, et se laissa envahir par «une grande allégorie naturelle». Il y puisa «agilité spirituelle» et «bonheur». Il connut la béatitude. Il accéda à la divinité.

Mais Baudelaire signale qu’il existe un revers à cette médaille : les effets que la drogue ne manque pas d’avoir sur la santé, le comportement, la production intellectuelle ; les «tortures» qu’engendre l’utilisation de celle qui peu à peu devient une maîtresse exigeante. «L’espace s’enfla à l’infini. L’expansion du temps devint une angoisse encore plus vive.» Il fait alors cette digression : «Le parfum le plus répugnant deviendrait peut-être un plaisir s’il était réduit à son minimum de quantité et

d'expansion», reprenant ici le mot qu'il avait utilisé dans son sonnet "*Correspondances*", mais qu'il trouva aussi chez De Quincey : «L'opium donne de l'expansion au cœur».

Revinrent à son esprit «*les plus vulgaires événements de l'enfance*», des «*scènes depuis longtemps oubliées*», des souvenirs de lectures, la figure de la petite Ann, la prostituée rencontrée autrefois dans les rues de Londres et à jamais perdue. Mais il n'eut plus la force de congédier les images extraordinaires ou monstrueuses qui s'imposaient à lui. Il eut, en particulier, une vision provoquée par l'opium qui fit apparaître le spectre de Brocken [l'ombre considérablement agrandie d'un objet, observée d'un sommet montagneux dans la direction opposée au soleil, sur un nuage de gouttelettes d'eau ou sur du brouillard]. Il tomba dans la morbidité, et refusa jusqu'au sommeil. Il interrompit ses études, négligea sa vocation de philosophe, abandonna les mathématiques où il aurait pu devenir un maître, laissa inachevé un ouvrage ambitieux qui devait «*mener son nom à la postérité*». Sa volonté, cette faculté que prisait si fort Baudelaire, se trouva attaquée.

Cependant, ce qu'il connut par la drogue n'est-ce pas ce que le poète cherche par le travail et l'exercice normal de ses facultés? Il a réussi son évasion puisqu'il parvint à confondre rêve et réalité. Baudelaire le plaint et l'admire.

Cette admiration, fondée sur une fraternité d'âme et d'habitudes, fut renforcée par la lecture de l'ouvrage qui fit suite aux "*Confessions*" et les compléta : "*Suspiria de profundis*". Alors que les "*Confessions*", déclarait le commentateur, avaient été écrites dans le but «*de montrer quelle puissance a l'opium pour augmenter la faculté naturelle de rêverie*», «*faculté divine et mystérieuse*», les "*Suspiria*" sont le récit d'impressions d'enfance. Or Baudelaire était également attaché aux siennes, et s'enthousiasma de cette rencontre. Il se livra, avant la lettre, à une psychanalyse de De Quincey, dans laquelle, il mit beaucoup de lui-même et de ses propres souvenirs. L'opium, ses «*vertus*» et ses «*tortures*» furent bientôt oubliés au profit de la découverte d'une âme et d'un talent qu'il égalait aux plus grands. Il s'attacha à montrer «*le caractère moral de notre auteur*», si proche, en bien des points, du sien. Il vit notamment dans les dernières pages des "*Suspiria*" «*quelque chose de funèbre, de corrodé et d'aspirant ailleurs qu'aux choses de la terre*». Il communia avec De Quincey dans le sentiment de la mort qui «*sort brusquement de son embuscade, et balaie d'un coup d'aile nos plans, nos rêves et les architectures idéales où nous abritons en pensée la gloire de nos derniers jours*». Il pensa à sa propre mort.

Commentaire général

Dans "*Les paradis artificiels*", étude scientifique autant que traité de morale et de philosophie, Baudelaire mena l'analyse avec une rigueur et un sens de l'économie admirables, multiplia les points de vue, examina systématiquement tous les aspects du problème, depuis le côté physiologique et psychique jusqu'au côté moral. Il décrit de façon clinique les effets des drogues, traita de leur relation avec la création poétique, comparant l'état dans lequel met la drogue au paradis poétique auquel tente d'accéder le poète ; en statuant que le poète véritable n'a pas besoin de drogues pour trouver l'inspiration.

Mais il avait pu être tenté de le croire. De la même façon que ceux qu'on allait, à la fin du XIXe siècle, considérer comme des «*poètes maudits*», qu'André Breton, Antonin Artaud, Henri Michaux ou William Burroughs au XXe siècle, il fut fasciné par les effets de la drogue, quelle que soit sa source, sur l'imagination et le fonctionnement de l'esprit : elle donnerait au consommateur la possibilité de se transcender pour rejoindre l'idéal auquel il aspire ; elle le porterait à la «*béatitude poétique*», qui permet «*la multiplication de l'individualité*». Mais il éprouva de la terreur en prenant connaissance de l'aliénation momentanée qu'elle provoque.

Aussi ne se livra-t-il pas à une apologie de la drogue, mais à une condamnation dont le fait même qu'il ait pu céder à des tentations de ce genre n'infirmerait nullement la sincérité. Il répondit d'avance aux ricaneries par la note qui précédait "*Révolte*" dans l'édition originale des "*Fleurs du mal*" : «*Plus d'un adressera sans doute au ciel les actions de grâces habituelles du Pharisien [personne hypocrite et sûre d'elle-même] : "Merci, mon Dieu, qui n'avez pas permis que je fusse semblable à ce poète*

infâme».» En moraliste sensible aux attraits du mal, il démêla, avec lucidité, tout ce qui entre de remords et de joie, de désir et d'abandon, de démence et de pureté, dans cette ivresse qui porte en elle des lendemains pleins d'une amère désillusion : «*Mais le lendemain !*», s'écrie-t-il, «*le terrible lendemain !*» où, les «*organes relâchés*», le mirage disparaît, et revient la «*hideuse nature*» ; d'où une déception essentielle.. Par rapport à «*Du vin et du haschisch*», il ne s'inquiétait plus seulement de l'affaiblissement de la volonté causé par les excitants, mais, son orientation étant devenue plus grave et même religieuse, il ne perdait jamais de vue l'aspect moral et métaphysique de la question.

Tout Baudelaire est dans ces textes parce qu'on y sent aux prises, aussi vives que dans sa poésie, les deux forces qui le tiraient à hue et à dia depuis toujours : Dieu et Diable, rigueur et mollesse. On y voit l'opposition entre l'«*idéal artificiel*» et la quête du mal. Si, dans le «*Poème du haschisch*», domina l'aspiration vers Dieu, les pages sur l'opium révélèrent la vigueur de la tentation «*satanique*».

Malgré les nombreuses citations qui s'amalgament à la pensée personnelle de Baudelaire, cette œuvre est originale. On ne sait ce qu'il faut y admirer le plus :

- La compréhension des phénomènes, l'élégance de la pensée, la qualité d'une intelligence rare, s'appliquant à interpréter les expériences les plus diverses avec un tact et une mesure qui la rendent exemplaire, s'illustrant par la justesse de l'analyse, la rigueur avec laquelle elle est conduite, allant profondément au cœur de la vérité.

-La finesse de son génie littéraire dans ces pages où il se révèle un classique dont la langue est pure, presque corsetée, la phrase, forte, le style, limpide, d'une pureté de cristal ; il se donna manifestement pour critère de son art la simplicité et le naturel, même si le texte, superbe, adopte parfois les allures d'un poème en prose. De nombreuses tournures semblent sorties des «*Fleurs du mal*».

Un contemporain estima qu'on pourrait dire des «*Paradis artificiels*» «qu'ils contiennent la philosophie des «*Fleurs du mal*»».

Mais l'ouvrage n'accrocha pas l'attention des lecteurs.

N'eurent de succès que les mots de son titre, «paradis artificiels» désignant aujourd'hui toute drogue (en particulier les hallucinogènes comme la mescaline ou le LSD) consommée dans le but de stimuler la créativité poétique et l'invention d'images inédites, cette expérience pouvant toutefois aller jusqu'à la dépendance ou l'intoxication, enfermer l'utilisateur dans une véritable prison.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com